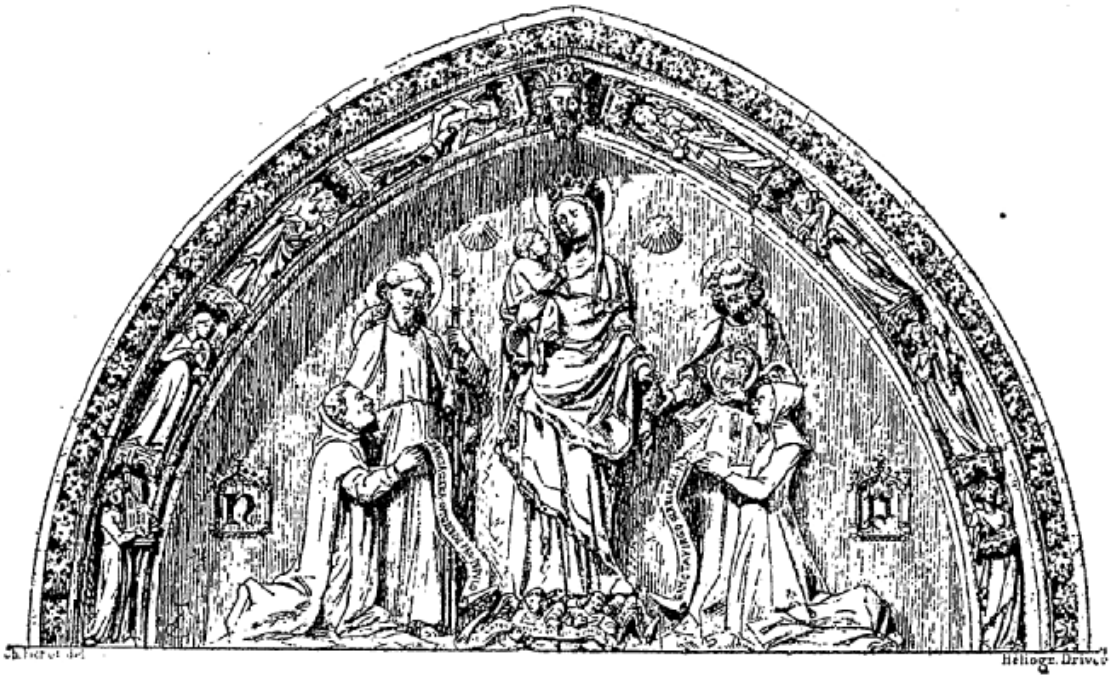
LES MONUMENTS ALCHIMIQUES DE PARIS

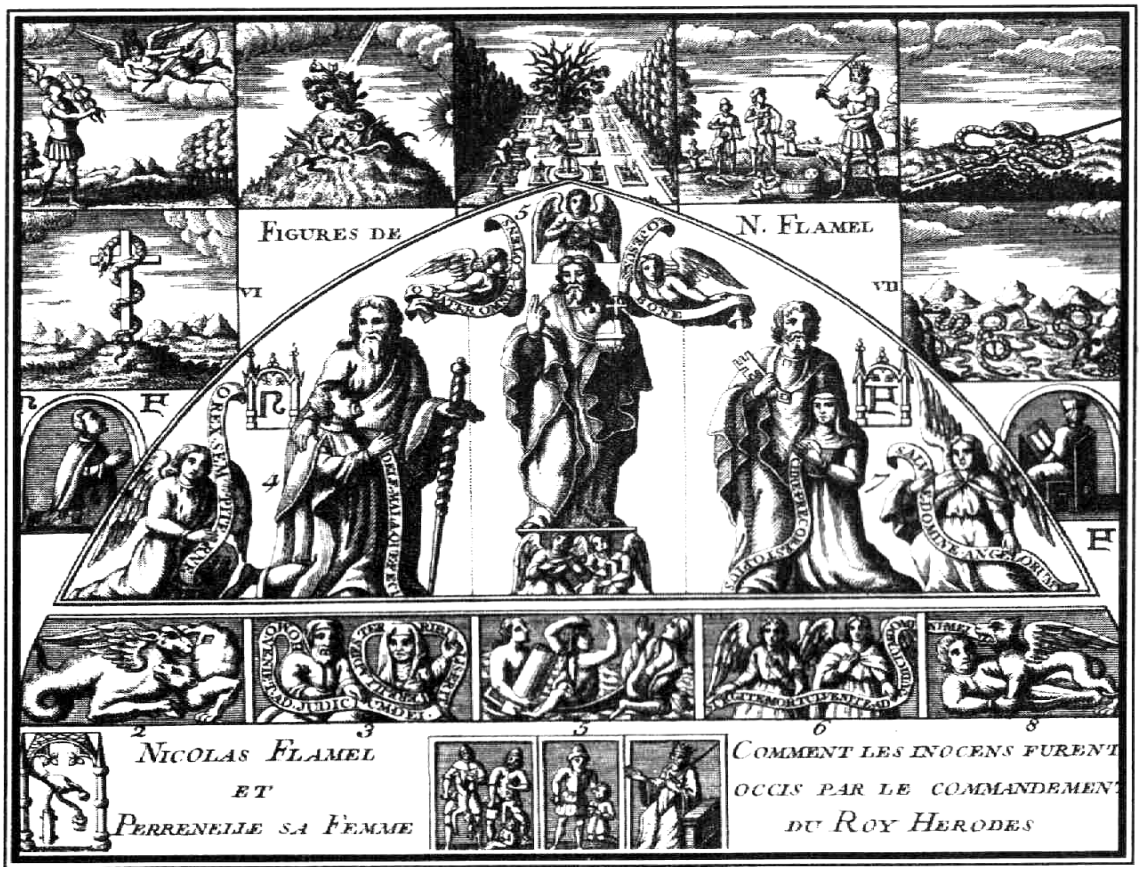
I



FRANCE. ARCADE DE NICOLAS FLAMEL AU PORTAIL DE SAINT-JACQUES-LA-BOUCHERIE DÉTRUITE EN 1790.
Cette sépulture, datant de 1388, était peinte et dorée. — Gravure extraite de la *Mosaïque*.

Sous le nom de monument alchimique, nous comprenons toute construction symbolique dans son ensemble ou dans ses parties, édifiée originellement par un alchimiste, ou bien ayant reçu plus tard une interprétation hermétique de la part des souffleurs, quoique le fondateur ait été un personnage quelconque. Les fondations de Flamel rentrent dans la première catégorie, Notre-Dame de Paris et la Sainte Chapelle se rangent plus spécialement dans la seconde. Pour ces derniers monuments nous n'avancerons rien qui n'ait été écrit soit par des écrivains qui ont eu à s'occuper de la question, soit par les alchimistes eux-mêmes. Les documents écrits sont relativement peu nombreux; on les trouve disséminés dans Sauval, l'abbé Villain, Gohorry, Borel, La Croix du Maine, etc., quant aux traités consacrés *in extenso* à la question, nous n'en connaissons que deux, l'un dû à Gobineau de Montluisant, et l'autre au sieur de la Borde.

Nous dirons d'abord quelques mots des monuments disparus; au premier plan se placent les fondation de Nicolas Flamel ([1]). En 1389, l'illustre adepte fit élever une arcade au charnier des Innocents. Ce cimetière était entouré d'une colonnade analogue à celle de la rue de Rivoli. «Cette arcade se dressait sur la façade du charnier, voisine de la rue de la Lingerie; elle était marquée de l'N et de l'F, initiale que nous retrouverons dans toutes les autres fondations de Flamel. Il y avait fait peindre un homme tout noir étendant



un bras vers une seconde arcade qu'il fit édifier plus tard et changer d'hiéroglyphes. De l'autre main la figure tenait un rouleau sur lequel on lisait : «Je voys merveille dont moult «m'esbahis.» De plus, sur la même arcade en face de l'homme noir était une plaque dorée sur laquelle on voyait une éclipse ou conjonction du Soleil et de la Lune et une autre planète caractérisée par le signe de Vénus ou plutôt de Mercure. Il y avait d'autres plaques au-dessous de celle-là, une entre autres représentant un écusson partagé en quatre par une croix; celle-ci porte une couronne d'épines renfermant en son centre un cœur saignant d'où s'élève un roseau. Dans un des quartiers on voit IEVE en caractères hébraïques, au milieu d'une foule de rayons lumineux, au-dessus d'un nuage noir; dans le second quartier une nuée sur laquelle on voit une trompette, une lance, une palme et une couronne; dans le troisième on voit la terre chargée d'une ample moisson et le quatrième des globes de feu.» Cette arcade eut le sort de toutes les autres fondations de Flamel; elle fut détruite peu à peu par les visiteurs superstitieux et cupides qui enlevaient l'un des fragments de pierre comme souvenir, l'autre morceau du métal doré pour en essayer la vertu. Du temps de Borel, il y avait quatre plaques dorées à l'arcade, trois du temps de Gohorry et plus du tout au XVIIIe siècle. Enfin, en 1761, cette arcade fut reconstruite, et ce qui restait disparut.

Cette même année 1339, Flamel fit élever à ses frais le petit portail de l'église Saint Jacques la Boucherie, vis-à-vis la rue de Marivaux. Il y était représenté avec Pernelle sa femme, et au jambage occidental de cette porte était sculpté un petit ange tenant en ses mains un disque de pierre dans lequel avait été enchâssé une rondelle de marbre noir où était enclavée une croix en or hermétique. Cet or magique dut tenter bien

des fois les souffleurs : pourtant il ne fut dérobé qu'au milieu du XVIIe siècle par un alchimiste indélicat mais avide.

En 1407, Flamel fit élever une seconde arcade au charnier des Saints-Innocents, bien plus intéressante que la première, car Flamel nous en a lui-même donné la double explication hermétique et théologique dans son *Livre des figures hiéroglyphiques*. On trouvera une reproduction de ces figures en tête des *Théories et Symboles*, de M. Poisson. Sur le côté de l'arche on voyait d'abord une écritoire enfermée dans une petite niche, c'est le symbole de l'œuf philosophique enfermé dans l'Athanor.

Pierre tumulaire de N. F.

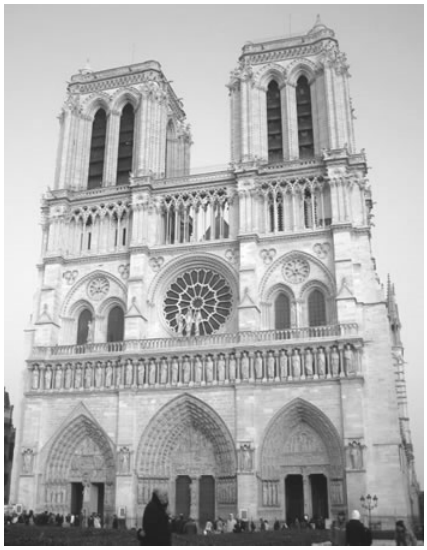
A gauche se tenait saint Paul, vêtu d'une robe citrine brodée d'or, tenant un glaive nu; à ses pieds Flamel lui-même vêtu d'une robe orangée, blanche et noire, c'est l'indication symbolique des couleurs que prend la pierre philosophale quand elle passe du noir au blanc. A côté, c'est-à-dire au milieu de l'arche, sur champ vert, trois personnages ressuscitent, deux hommes et une femme entièrement blancs, deux anges au-dessus et, dominant les anges, la figure du Sauveur venant juger le monde, vêtu d'une robe citrine et blanche. Le champ vert indique qu'entre autres couleurs de l'œuvre, entre la noirceur et la blancheur, paraît quelques temps la verdeur. Les trois ressuscités sont le corps, l'esprit et l'âme (Soufre, Sel et Mercure), composants de la pierre. Le Seigneur, c'est la pierre au blanc ou petit élixir.

A droite, faisant pendant à saint Paul, on voyait saint Pierre vêtu d'une robe rouge, ayant une clef dans la dextre; à ses pieds est agenouillée Pernelle vêtue d'une robe orangée; ce groupe symbolise la couleur rouge qui apparaît en dernier lieu et indique l'heureuse réussite de l'œuvre. On trouve donc, en précédant de gauche à droite, les trois couleurs principales de l'œuvre. Les figures moins importantes distribuées dans des cartels au-dessous des trois groupes ci-dessus décrits symbolisaient les principes de la matière et les opérations du Grand Œuvre.

Telles étaient les principales fondations de Flamel; mais, comme cet adepte avait fait décorer d'hiéroglyphes toutes les maisons qu'il possédait, toutes les églises dont il avait été le bienfaiteur, les alchimistes visitaient, outre le charnier des Innocents et l'église Saint-Jacques, le portail de Sainte Geneviève des Ardents, ses nombreuses maisons de la rue de Montmorency et de la rue Saint-Martin, l'église Saint Nicolas des Champs, la chapelle de l'hôpital Saint Gervais, etc. De ces nombreux monuments il ne reste rien ou presque rien : l'église mutilée Saint- Nicolas des Champs, le clocher de l'église Saint-Jacques de la boucherie, connu sous le nom de tour Saint-Jacques, et la pierre tumulaire de Nicolas Flamel conservée au musée de Cluny! Si quelques-unes des églises dotées par Flamel ont été détruites par le vandalisme révolutionnaire, plusieurs de ses fondations ont eu surtout à souffrir de la cupidité des souffleurs : telles, les arcades du charnier des Innocents et surtout la maison qu'il habitait au coin de la rue de Marivaux et de la rue des Écrivains en face le petit portail de l'église Saint Jacques de la Boucherie. Sauval nous en fait l'histoire en quelques lignes. C'était la cave de la maison de la rue des

Écrivains qui était le plus visitée, car c'est là que, selon la tradition, Flamel s'enfermait pour travailler.

En 1624, un capucin alchimiste, le Père Pacifique, y fit sans résultat exécuter de grandes fouilles; après lui, ce fut un riche seigneur allemand qui bouleversa la maison, sans rien trouver du reste. Puis une bonne femme qui habitait la maison trouva, dans un endroit non encore remué, quelques matras pleins de pierre philosophale; mais, ignorant ce que c'était, elle jeta le tout, le prenant sans doute pour quelque drogue inconnue, peut-être dangereuse. Les recherches et les fouilles ne cessèrent que lorsque la maison elle-même eut cessé d'exister.



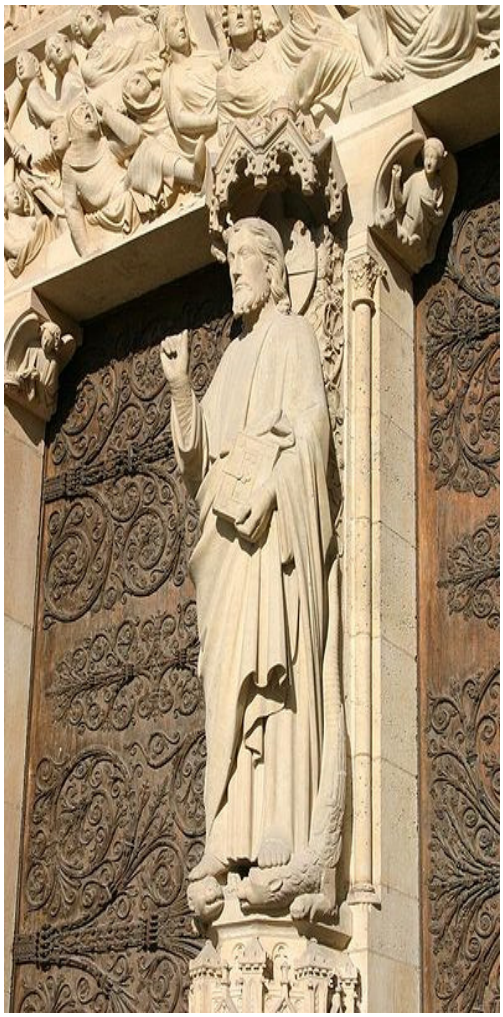
II

Les monuments actuels ne sont guère qu'au nombre de deux, le plus important étant sans contestation Notre-Dame de Paris. D'après la tradition, la plupart des hiéroglyphes hermétiques de la cathédrale auraient été exécutés sur les indications de Guillaume, évêque de Paris et savant alchimiste.

La partie spécialement alchimique du monument est son triple portail; on en trouve l'explication au quatrième volume de la Bibliothèque des philosophes chimiques, sous ce titre : «Explication très curieuse des énigmes et figures hiéroglyphiques, physique, qui sont au grand portai de l'église cathédrale et métropolitaine de Notre-Dame de Paris, par le sieur Esprit Gobineau de Montluisant, ami de la philosophie naturelle et alchimique.» Voici le résumé de cette explication. Le portail de gauche représente, en haut. Dieu le père, tenant un homme et un ange, c'est l'esprit ou plutôt la matière universelle, l'humide radical, l'Hylé des Grecs, qui, en se différenciant, engendre les deux principes : Soufre et Mercure.

C'est le monde super céleste. Au-dessus, nous trouvons deux anges; ils figurent la semence céleste ou esprit universel descendant du monde supérieur pour féconder le second monde ou zone céleste. Les autres symboles représentent le monde terrestres ou inférieur. On y voit trois enfants dans les nuages, ce sont, paraît-il, les trois principes : Soufre, Sel et Mercure; puis viennent les symboles de l'air, de l'eau et de la terre, qui sont les éléments inférieurs, le feu étant l'élément supérieur. Un taureau et un bélier indiquent les mois de mars et d'avril : en mars on prépare la matière, et en avril on fait le mélange, on scelle le matras et on commence l'œuvre. Un homme endormi et deux ampoules ou matras signifient le sel radical de toutes choses attirant la Vie universelle ou lumière astrale. Enfin on remarque au-dessous quatre figures de pierre à hauteur d'homme : un dragon, c'est la pierre des philosophale : un mascaron, qui représente les sophistes, souffleurs et cacochimistes : un chien et une chienne, ce sont le chien d'Arménie et la chienne de Corascène, animaux mythiques symbolisant le fixe et le volatil, et que l'on rencontre cités à chaque page dans les écrits des philosophes : enfin un lion, qui symbolise le sel animé. Il faut remarquer qu'il y a bien d'autres figures dans ce portail, mais elles n'avaient aucune importance aux yeux des alchimistes, puisque Gobineau de Montluisant les laisse dédaigneusement de côté. Il passe ensuite à la

description des hiéroglyphes hermétiques du portail de droite. Les douze signes du zodiaque attirent d'abord le regard; mais laissons la parole à Gobineau : «En la première partie du côté droit sont les signes du verseur d'eau et les poissons, qui sont hors d'œuvre, ce qu'il faut remarquer et noter. Puis en œuvre sont le bélier, le taureau et les jumeaux, au-dessus l'un de l'autre. Et au-dessus des jumeaux est le signe du lion, quoique ce ne soit pas son rang, car il appartienne à l'écrevisse, mais il faut considérer cela comme mystérieux. Les signes du verseau et des poissons sont mis hors d'œuvre; c'est expressément pour faire connaître qu'aux deux mois de janvier et février on ne peut avoir ni recueillir la matière universelle. Pour le bélier et le taureau, ainsi que les jumeaux qui sont en œuvre, l'un au-dessous, et qui règnent au mois de mars, d'avril et de mai, ils apprennent que c'est dans ce temps-là que le sage alchimiste doit aller au-devant de la matière et la prendre à l'instant qu'elle descend du ciel et du fluide aérien, où elle ne fait que baiser les lèvres des mixtes et passer par-dessus le ventre des bourgeons et des feuilles végétales qui lui sont sujettes, pour entrer triomphante sous ses trois principes universels dans les corps, par leurs portes dorées, et y devenir la semence de la rosée céleste, ce qui s'entend par symbole.»

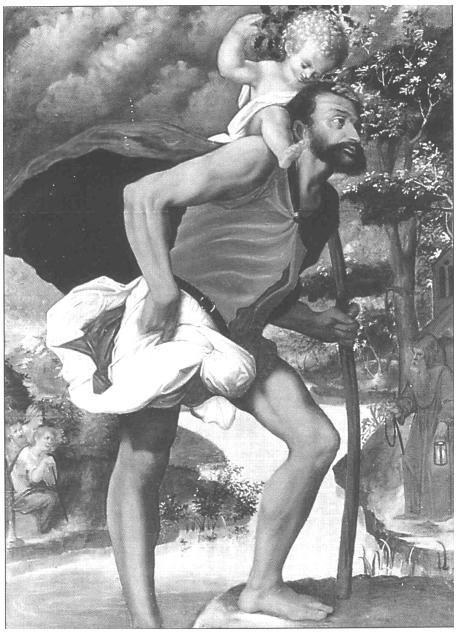


Un dragon volant regarde le bélier, le taureau et les gémeaux, mois pendant lesquels s'accomplissent les principales opérations de l'œuvre. A signaler encore les figures des quatre saisons correspondant au quatre éléments.

Enfin Gobineau nous traduit les symboles du portail central. A droite on voit un aigle qui est l'Esprit universel, un caducée qui figure les deux principes, Soufre et Mercure, Fixe et Volatil, un Phénix qui est la Pierre au rouge, un Bélier qui indique comme ci-dessus le mois dans lequel il faut commencer l'œuvre; un homme qui tient un calice, c'est l'aimant fait par l'adepte dont parle tant le Philalèthe en son «Entrée ouverte au palais fermé du roi.» Enfin une croix, symbole universel des quatre éléments. C'est encore au portail central que se trouvent les cinq vierges sages et les cinq vierges folles qui préoccupent tant l'alchimiste Claude Frollo dans le roman de V. Hugo : *Notre Dame de Paris*.

Nous mentionnerons encore, au portail de gauche, le pilier qui divise l'entrée et qui représente un évêque foulant aux pieds un dragon. Gobineau en a parlé et Cambriel après lui. Nous donnerons l'explication de ce dernier : «Au bas de cet hiéroglyphe… se trouvent, du côté gauche et du côté de l'Hôtel-dieu (l'ancien), deux petits ronds pleins et saillants représentant les natures métalliques brutes ou sortant de la mine… Du côté

opposé sont aussi les deux mêmes ronds ou natures, mais travaillées ou dégagées des crasses qu'elles apportent des mines lesquelles ont servi à leur création. Et en face, du côté du parvis, sont aussi les deux mêmes ronds ou natures, mais perfectionnées ou totalement dégagées de leurs crasses par le moyen des précédentes fusions, Les premières représentent les corps métalliques qu'il faut prendre pour commencer le travail hermétique. Les deuxièmes, travaillées, nous manifestent leur vertu intérieure et se rapportent à cet homme qui est dans une caisse, lequel, étant entouré et couvert de flammes de feu, prend naissance dans le feu. Et les troisièmes, perfectionnées ou totalement dégagées de leurs crasses, se rapportent au dragon babylonien ou mercure philosophale, dans lequel se trouvent réunies toutes les vertus des natures métalliques… Cet évêques porte un doigt à sa bouche pour dire à ceux qui le voie et qui viennent prendre connaissance de ce qu'il représente : «Si vous reconnaissez et devinez ce que je représente par cet hiéroglyphe, taisez-vous…»



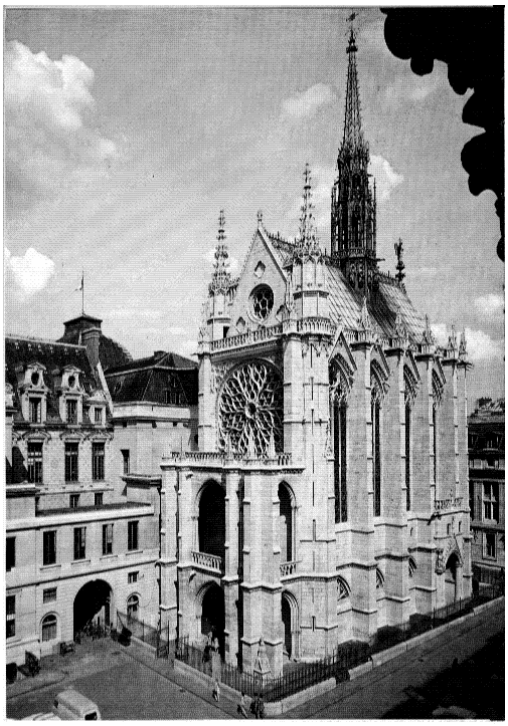
Toutes ces sculptures existent encore en partie; celles dont nous allons parler ont été détruites. On voyait à droite, en entrant dans la nef, une statue colossale de saint Christophe. Il était représenté traversant les eaux, portant l'enfant Jésus sur ses épaules. Cette statue avait vingt-huit pieds de haut. Élevée en 1413 par Antoine des Essarts, elle existait encore au XVIIIe siècle. Des Essarts, avait vu décapiter aux halles son frère Pierre (compromis lui dans le parti du duc de Bourgogne), et lui-même ne s'était échappé de sa prison que par miracle; la statue de saint Christophe n'était que l'accomplissement d'un vœu formé dans sa fuite.

Il n'y avait donc rien d'alchimique là-dedans, ce qui n'empêcha pas les souffleurs de voir dans cette statue un symbole de la matière. Ce qui les fortifiait dans cette opinion, c'est que, dans les roseaux figurés aux pieds de saint Christophe et aussi sur les piédestal de la statue d'Antoine des Essarts, étaient représentées deux fioles.

Au bas de la nef, à gauche, on voyait une pierre tombale adossée au mur de l'église, à côté de l'escalier de la tour. Cette pierre justifiait l'attention des alchimistes par sa singularité. Elle pouvait se décomposer en trois parties. Dans le plan supérieur ou monde céleste, on voyait Jésus Christ nimbé, assis, un globe sous les pieds. Sa droite levée fait le signe ésotérique qui commande le mystère; de sa gauche il tient un livre ouvert; deux glaives lui sortent de la bouche. Il est entouré de flammes et d'une rangée de douze anges. Aux quatre coins sont figurés quatre anges sonnant de la trompette. Le Christ, c'est la pierre au rouge; les douze anges, les douze opérations; les quatre musiciens célestes, les quatre éléments; le globe symbolise la perfection. Le plan médian est occupé par un homme ressuscitant d'un tombeau. A droite, un homme tient un calice d'où sortent quatre serpents; à gauche, un saint nimbé tient un livre fermé : tout ceci à trait à la pierre au blanc. Dans le plan inférieur gît un cadavre dévoré par des vers : c'est la représentation de la pierre au noir; opération : la putréfaction; couleur : la tête de corbeau. En résumé, les trois plans figurent les trois principes : le corps, l'esprit et l'âme

(soufre, sel et mercure), et enfin l'évolution passant successivement du noir au blanc, puis au rouge.

A part cette pierre tumulaire du chanoine Étienne Yvert et de la statue de saint Christophe, la plupart des autres hiéroglyphes et surtout le portail étaient attribués à Guillaume de Paris. « De plus, des alchimistes assurent, nous dit Sauval, que c'est qui a fait ériger à l'entrée du parvis, tout devant l'Hôtel Dieu, cette statue longue et mal faite qu'on y voit avec des serpents à ses pieds, mais il ne savent pas si c'est sa figure ou celle du Mercure. Car, comme anciennement les écoles publiques se tenaient au parvis, d'ailleurs que le parvis est une place et que cette figure est placée dans un carrefour, des savants tiennent que c'est un Mercure ou Therme placé là à l'imitation des anciens.» Et plus loin : « C'est, disent-ils, le même évêque Guillaume qui a fait graver au portail une pierre de la couleur du *lapis-lazuli*, doré sur les bords, le Job qu'on voit au milieu de ses amis qui se moquent de lui avec ces paroles : *Patientia Job* : que par Job il a figuré la pierre philosophale dont la matière doit souffrir toutes sortes d'altérations et de martyrisations au rapport de R. Lulle avant d'arriver à sa perfection : *sub conservatione formae specificae salva anima.»* De même, le sacrifice d'Abraham avec un ange, un mouton et un fagot, c'est le soleil, le feu et l'artisan, les trois parties dont se fait la pierre et l'œuvre. La longue théorie des vingt-huit rois qui ornent la façade recevait aussi, selon eux, un sens hermétique. Ils allaient plus loin et prétendaient que Guillaume de Paris avait scellé une provision de pierre philosophale dans l'un des piliers du chœur, et à l'une des portes se voit un corbeau dont le regard est dirigé sur le point exact où ce trésor philosophale et ils se fondaient sur celui que ce corbeau est la seule de toutes les sculptures du triple portail, qui regarde dans l'intérieur de l'église.


«***Sainte-Chapelle»***

III

Enfin, toujours selon Sauval, les hermétistes prétendaient trouver de l'alchimie au portail de la Sainte Chapelle. « Celui de la Sainte-Chapelle est de ce nombre-là qu'ils disent être tout plein d'hiéroglyphes; surtout ils font grand fondement sur deux anges dont l'un fourre sa main dans une nuée et l'autre dans un pot.»

Il y avait bien d'autre curiosité alchimique à Paris au Moyen âge, tels les gros chenets de fer de la rue de la Ferronnerie, le vitrail du semeur de l'Église Saint Jacques la Boucherie, etc.

En résumé, Paris a été le centre le plus important de l'alchimie au Moyen âge, tandis que l'Espagne et l'Italie comptent très peu d'alchimistes, à cause des persécutions de l'Inquisition; la France, plus tolérante, sert pour ainsi dire de refuge aux savants hermétiques. Pour qu'un alchimiste fût persécuté dans ce pays, il fallait qu'il ait eu affaire au roi lui-même. Souffleur s'il le trompait, adepte s'il refusait de livrer son secret, le résultat était l'exil ou la mort. Mais ces faits ne s'étant produits que deux fois en France, ce n'est rien en comparaison des autodafés de l'Espagne, des pendaisons pratiquées en Allemagne et en Italie ; aussi cette tolérance relative suffit à expliquer l'abondance des alchimistes en France au bon temps jadis; aujourd'hui l'alchimie a bien perdu de son antique splendeur et, à notre connaissance, il n'y a plus guère dans notre pays qu'une cinquantaine d'alchimistes pratiquants; le nombre en est bien supérieur en Angleterre et surtout dans les pays germaniques. Pour la plupart, ils sont très instruits et ont puisé leurs convictions dans la chimie; nous leur souhaitons, à ces frères, de trouver et de bouleverser l'édifice vieillot et devenu insuffisant de la chimie moderne.

PHILOPHOTES.

Revue Initiation 1893

1- Tous les renseignements sur Flamel sont tirés d'un ouvrage auquel travaille M. Poisson en ce moment : Vie de Nicola Flamel. Pour paraître en mai 1893. (N. D. L. R.)